

méridionale, le Khingan se rattache à la chaîne de Kouen Lun, qui constitue la limite méridionale du Gobi ¹; cette gigantesque chaîne est de caractère éminemment paléozoïque. M. de Richthofen la considère comme la plus ancienne de l'Asie ². » A l'est du Khingan, c'est la verdoyante Mandchourie, c'est le versant mouillé par les grands nuages de la mer du Japon et du Pacifique.

Le sol et le sous-sol sont les mêmes dans les deux bassins : une cuvette « de roches cristallines et d'anciens sédiments schisteux, séparés les uns des autres et quelquefois traversés par granits, porphyres et diorites. C'est sur toutes ces roches que reposent les dépôts diluviens ou récents dont l'énorme nappe s'étend au nord de l'Altaï jusqu'à la mer Glaciale et, à l'ouest, jusqu'à l'Oural ³ »; au sud de l'Altaï, jusqu'à l'Hindou Kho, à l'Elbourz, à l'Ararat; à l'est, jusqu'au plateau du Tibet, jusqu'au Fleuve-Jaune, jusqu'aux montagnes de Mandchourie, et à l'océan Pacifique par son grand golfe de *Pé tchi li*, entre la Corée et l'embouchure du Fleuve-Jaune.

Cette nappe « énorme » est composée d'une terre que les géologues appellent « lœss », mélangée avec d'autres terrains, déchirée par les roches solides du fond, et striée par des traînées de sables et de galets. Le lœss asiatique s'appelle en turc *Thoprak*; une argile poreuse, purvérulente quand elle est sèche, limoneuse quand elle est humide. Détrempe par les inondations, foulé par le passage des troupeaux, desséché au soleil, le *thoprak* se durcit, prend la consistance de la pierre; entraîné par les eaux courantes, il teint de sa couleur caractéristique, le Fleuve-Jaune, la Rivière-Rouge, colmate les bas-fonds, couvre d'une nappe fertile les

1. Gobi doit être pris dans le sens que je donne à « bassin oriental »; on verra plus loin l'interprétation, p. 15.

2. Tchihatchef, *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1890.

3. *Id.*, *Voyage scientifique dans l'Altaï oriental*.

berges des cours d'eau, les terrasses et les vallées des montagnes, jusqu'au pied des hautes falaises, des éboulis et des crêtes qui le surplombent; dans les vallées basses, dans la plaine il forme des couches épaisses de 90 mètres; dans les montagnes, il recouvre la charpente granitique jusqu'à dix mille pieds d'altitude et plus ¹. De cette terre, aux endroits où ils ont trouvé de l'eau, les gens du bassin oriental et occidental, et ceux des détroits, ont pétri leurs villages, muré leurs villes, façonné leurs enclos, modelé, maçonné leurs innombrables canaux d'irrigation. « Où il y a du *thoprak* et de l'eau, il y un vilain ² », dit le proverbe d'Asie centrale. Dans la vallée du Fleuve-Jaune, dans celles de l'Ili et de la Tarym, dans celles du Syr et de l'Amou Darya, le paysan chinois, le *Tarantchi* turc, le *Sarte* iranien, vilains et manants, gens de roture, *de ruptura*, rompant et bêchant la terre jaune, ont fait, de temps immémorial, mûrir leurs moissons de froment, d'orge, de riz, de sorgho, de millet, de maïs, fructifier leurs plants de vignes, de pommiers, de mûriers; nulle part, l'homme ne tient au sol plus que dans cette terre jaune où il est enraciné; nulle part le paysan, le champ, l'habitation, ne se ressemblent davantage, n'ont une teinte plus uniforme; c'est de cette argile jaune, « épiderme de la terre », dit le Turc Aboulghazi, que Dieu pétrit le premier homme, et non d'une autre; « Azraël ne prit pas le *thoprak* du fond; de la couche superficielle, il l'a pris ³. » L'homme et le sol ne font vraiment qu'un. « L'aspect de ces paysages et de ces cités du lœss est bien caractéristique. Quand, en été, lorsque pas une goutte d'eau n'est venue, depuis des semaines, désaltérer la terre non irriguée, le voyageur

1. Henri Moser, *Irrigation en Asie centrale*, p. 37.

2. *Ibid.*, p. 25. Je traduis exactement le mot turc oriental *Sart* par « vilain, manant »; c'est l'homme fixé au sol, qu'il soit d'origine turque ou iranienne.

3. Aboulghazi, p. 6.

chemine sur la grande route jaune et terne qui conduit à Tachkent, à Bokhara ou à Samarcande, il voit le paysage au loin voilé d'une brume chaude et croupissante, comme si l'atmosphère se chargeait d'orage. Le piéton, le cavalier, le chariot, élèvent sur la route une poussière aveuglante tellement fine qu'elle forme une tache de boue au coin larmoyant de l'œil. Les arbres, les hommes, les choses, tout en est couvert, et le *djidda*, penché sur les murs des jardins, semble bien être la plante autochtone de cette terre de poussière. Puis, entre deux falaises verticales jaunes, la route descend dans un ravin desséché, une fournaise chauffée par l'ardente réverbération du soleil sur les parois des falaises. L'eau du ruisseau ou du torrent qui, naguère, a creusé ce ravin, a fait place à une traînée de galets brûlants. Les parois des falaises sont trouées d'orifices où nichent des corneilles, des busards, des chouettes; crevassées, ravinées par les eaux violentes, parfois creusées de cavernes, les falaises tiennent solidement, l'eau et le soleil ayant transformé leur surface en brique sèche.

« Voici une autre falaise crénelée, semble-t-il; c'est l'*Ourda*, la forteresse indigène, entourée d'une haute muraille de boue séchée et qui résiste au temps aussi bien que la coupe du loess d'où elle est extraite.

« Ces profonds ravinements, dans lesquels se cachent des cultures, des cimetières, des villages entiers quelquefois, donnent au paysage des environs de ces villes un cachet très pittoresque. On dirait que le sol uni a cédé à un gigantesque craquèlement dû au retrait du sol argileux¹. »

Le *thoprak* ne couvre pas d'une couche uniforme tout le sol des deux bassins asiatiques. Mélangé, dans des proportions variables, à des sables siliceux que les Turcs appellent

¹. Henri Moser, p. 37 et 38.

Koum, et aux dépôts salins de la mer qui s'étendait, autrefois, depuis la Caspienne jusqu'au Baïkal et au Fleuve-Jaune, il forme trois pâtes différentes, l'une d'argile compacte, imperméable, l'autre d'argile siliceuse, fluide, sablonneuse, la troisième de terre âcre, imprégnée de sel, toutes trois dures et rebelles à l'homme.

Yer Katik, asman irak, « la terre est dure, le ciel est loin », dit le Turc. Entre les eaux courantes des grands fleuves, les canaux d'irrigation, les vallées boisées au flanc des montagnes, c'est la steppe à perte de vue, la lande argileuse, sablonneuse ou saline, rayée, dans le bassin oriental, par de longues stries de grève et de galets, dans le bassin occidental, par des amas de sables mouvants, des dunes *barkane*, « marcheuses », comme les appelle le Turc, dans sa langue si souple et si vivante pour exprimer la forme et la vie de la terre. « M. de Richthofen divise les steppes en steppes de loess ou de terre jaune, en steppes sablonneuses, steppes de gravier et steppes pierreuses. Cette classification comprend nécessairement les déserts arénacés et argileux dont l'exacte délimitation n'est pas aisée à tracer¹. »

Par endroits, la steppe argileuse est bosselée de « pelades », — c'est bien le sens du mot turc *Takir*, — ou creusée « d'enfoncements » — *Batkak* — boueux et marécageux; le mot de *Baltchik*, « boue », se trouve fréquemment, sur les cartes topographiques d'Asie, associé à celui de *Kamysh*, « roseaux, roselière », et celui de *Batkak*, « enfoncement », au mot de *Koum*, « sable ». Le *Takir*, la « pelade », est toujours absolument dénudé. « Les Takirs sont impropres à toute espèce de végétation parce que leur sol est composé uniquement de terre argileuse, avec ou sans dépôts de sel, imperméable à l'eau qu'il laisse évaporer sans lui permettre

¹. Henri Moser, 20.

de pénétrer dans le sous-sol et d'y entretenir une humidité suffisante à la vie d'une plante. La flaque d'eau hivernale ou printanière évaporée, il reste une cuvette à surface lisse où le pied des chameaux glisse aisément, où la chaleur bientôt fait craqueler l'argile comme de la poterie au feu, mais où les graines, tombées par hasard, ne sauraient avoir ni le temps, ni la force de pousser leur radicule à travers la terre cuite, en quelque sorte, sous l'ardent soleil du premier printemps¹. »

Loin des eaux courantes et des eaux stagnantes, aux endroits où les « pelades » n'ont pas formé leur croûte de terre cuite, à ceux où les « marcheuses » ne sont pas installées en maîtresses, où la grève et le galet n'étouffent pas la terre, partout ailleurs, la plaine est couverte de végétation. Dans les déserts des « Sables Noirs » et ceux des « Sables Rouges » — *Kara Koum* et *Kyzyl Koum*; — les *Takir* et les *Barkane* font tache de lèpre au milieu des taillis et des landes qui avivent et verdoient le sol. « Il n'existe pas en Asie centrale de désert dans le sens absolu du mot, c'est-à-dire une région dont la superficie soit entièrement dépourvue de toute végétation et dont le sol ne donne asile à aucun être vivant de la couverture végétale. » C'est d'abord, et partout, dans les deux bassins, le *Saksaoul*. « Cette plante arborescente affectionne le terrain sablonneux sec, dépourvu d'humidité à la surface. Elle atteint jusqu'à quatre mètres de hauteur... Son bois est d'une dureté telle que la hache ne l'entame que difficilement, et cependant si cassant qu'un coup donné obliquement le casse sans grand effort... Le *Saksaoul* est accompagné d'un certain nombre d'autres espèces de la famille des Légumineuses et de celle des Ombellifères, qui font que ces déserts sont moins dépourvus

1. Henri Moser, p. 17.

d'ombre que ceux du continent australien avec leurs Casuarinées et leurs Eucalyptus aux feuilles frappées sur la tranche par les rayons solaires.

« Ailleurs, les Graminées envahissent la surface, et le désert se fait steppe sur un espace plus ou moins étendu. Ailleurs encore, et toujours dans le rayon du désert, le sel contenu en abondance dans le sol appelle une flore spéciale, grasse, luisante, formée de plantes souvent sans feuilles, mais épaisses et juteuses, qui ne s'associent point aux autres et ne voudraient point s'implanter sur un sol riche et irrigué d'eau douce¹. »

Au débouché des vallées, dans les régions ouvertes aux grands courants d'air chargés de pluie, sur les confins des deux bassins, à l'ouest du Baïkal, au nord de l'Altaï, autour du Balkach, de l'Aral, de la Caspienne, dans la plaine largement arrosée par le Yénisseï et l'Orkhon, par l'Irtyche, par les Sept-Rivières², par le *Tchou*, « la bonne eau », le Sary Sou, « l'eau jaune », la Tourgaï, « la Rivière aux Alouettes », jusqu'au delà de l'« Épandue » — *Yaïk*, — notre fleuve Oural, et de l'*Idil* — notre Volga, jusqu'au Kouban, au pied du Caucase, et jusqu'au Don, c'est la steppe, l'immense prairie, la « Terre aux herbes » — *Tsao Ti*, — comme l'appellent les Chinois, le *Kip tchak*, le *Kobi*, — comme l'appellent les Turcs et les Mongols, du même nom signifiant « le vide, l'espace », à perte de vue. Riche est la nomenclature turque et mongole pour définir chaque forme, chaque aspect de la prairie, à l'intérieur des deux bassins, et sur leur lisière, entre leurs détroits du nord, et la *Taïga*, « la forêt » sibérienne. Ici, c'est l'*Otlag*, « l'herbage »; plus loin, c'est le *Dala*, « l'étendue », qui se dit à la fois de la terre et de l'eau³;

1. Henri Moser, p. 14-17.

2. Semirétché, en russe.

3. En turc, *Dala*, *Tala*, — la plaine; — en mongol, *Dalaï*, *Talaï*, — la mer.

ici, où le *Saksaoul* hérissé la terre durcie, c'est le *Tougai*, « la brousse », là-bas, où sur la plaine semée de cristaux salins, la lumière promène ses mirages, c'est le *Ialguine*, « le miroitant, le mirage » ; ailleurs, c'est le vrai désert, le *Tcheul*, « là dehors » : — *Tcheuldé*, « dehors » — *Ewidé*, « à la maison ».

C'est le *Tatir*, le « pré », en dialecte kirghiz, le pré aux acres senteurs aromatiques, où paissent les bandes bariolées des chevaux :

Achhinning boïy aï tatir,
Alah djylky djoussa tir,

Acre et vaste, o pré ! — Multicolores, les troupes de chevaux s'y alignent ¹.

Ils ont adopté jusqu'à des mots iraniens pour tout dire : *Maidane*, « la pelouse », *Decht*, « la lande ». Le vocabulaire français n'est pas assez riche pour traduire cette multitude de noms par lesquels les Turcs et les Mongols ont défini, caractérisé, dépeint toutes les variétés, toutes les nuances de terrain, précisé le modelé du sol dans la plaine. La tempête la balaye sans s'y heurter à nul obstacle. Rapide, dans les bouffées du vent déchainé, le *Baguerlak*, la grande hirondelle des steppes ² fend l'air, et son vol siffle comme une flèche. J'ai tiré un *Syrrhapte* de Mongolie aux îles Féroé ; la tourmente l'avait emporté depuis la Chine jusqu'à la mer d'Islande.

Aux flancs des vallées qui remontent, à longue pente, du bassin occidental, vers la Montagne du Ciel et la crête d'où l'on redescend, à pente rapide, sur le bassin oriental, les eaux découlant des glaciers ont imbibé, mélangé les détritits calcaires au *thoprak* et au terreau des végétations pourries, formé la terre noire des zones forestières. C'est le

1. Radloff, *Proben der Volkslitteratur der Türkischen Stämme*, t. III, p. 67, trad. 52, texte : « La complainte du Kalmouk sur son pays. »

2. *Syrrhaptés Pallasii*.

Fergana, le haut Syr Darya, d'abord : « Il y a douze cents ans, environ, des forêts composées de sapins, de genévriers, de noyers, d'érables, de bouleaux, de pommiers et d'abricotiers sauvages couvraient d'un manteau presque ininterrompu les montagnes qui entourent le Fergana : elles descendaient même jusque dans la zone centrale, sur les bords des rivières. ... La plus grande partie de cette zone centrale disparaissait sous des massifs d'arbustes, tels que le pistachier, le tamaris, le néflier, le chèvrefeuille, etc. Il n'y a même pas plus de quatre-vingts ans, les vieillards s'en souviennent, que les buissons de pistachiers croissaient encore sur les hauteurs au nord de la ville de Namengan, hauteurs aujourd'hui absolument dénudées et devenues stériles. Au milieu de l'épaisse végétation qui couvrait la partie moyenne de la vallée, on trouvait, en beaucoup d'endroits, des puits et des sources abondantes, entretenues par la fonte des neiges. En même temps, presque partout, verdoyaient de vastes pâturages... Le bas de la vallée offrait un réseau presque ininterrompu de marais, de laes, d'épais massifs de roseaux et de broussailles, et de vastes fourrés de *Touranga* (tamarix) ¹. » Le vieux chroniqueur de Bokhara, Abou Bekr Mohammed ben Djafar Narchakhi, qui écrivait en 332 de l'Hégire (943), raconte que tout le pays de Transoxiane ressemblait, jadis, à la haute vallée du Yaxartes : « Bokhara était autrefois un bas-fond plein d'étangs et de marais, et couvert de roselières et de taillis. Les neiges sur les montagnes à l'orient, dans le pays où est maintenant Samarkand, enflaient chaque année rivières et ruisseaux, et débordaient sur le plat pays, qui ne valait guère pour le laboureur, davantage pour le pêcheur et

1. Nalivkine, p. 8, 9. Il faut ajouter à cette luxuriante végétation, les amandiers, dont le nom est conservé dans *Kendi Badam*, « le Village aux amandiers », et tant d'arbres dont parle Bâber : le *Taboulgou* à l'écorce rouge, l'Herbe aux ours, le Terek ou peuplier, etc.

le chasseur. Pourquoi, du lointain Turkestan, il arriva des gens en quête de chasse¹; plus tard ils s'établirent et cultivèrent le sol, fondèrent les bourgs de Tarkamroud, Pervané, Azvané et Nour². »

Au sud et de l'autre côté de l'Hindou Kho, le sol se raffermir. A merveille, le conquérant fondateur de l'empire des Grands Mogols, dans sa prose alerte, nous décrit le revers méridional des montagnes entre la Transoxiane et l'Inde « couvertes de pins, riches en sources, sillonnée de mamelons recouverts d'une terre molle. La végétation, et monts et vaux sont d'aspect uniforme et plaisant... » Plus loin vers l'est, on voit « cyprès, chênes, oliviers, lentisques... ce ne sont que monticules se succédant les uns aux autres sur une ligne continue, reposant sur durs rochers... A l'ouest... crêtes et hauteurs sans une touffe d'herbe... sommets plats où l'on peut galoper, ... eaux courantes dans des ravins profonds, à pentes à pic, impraticables. C'est chose à remarquer que dans toutes les montagnes, les crêtes sont les plus difficiles à gravir, au lieu qu'ici, ce sont les pentes plus près du pied qui montent en escarpement...; en (véritable) Afghanistan,* hauteurs médiocres, sol pelé, eau rare, végétation nulle, aspect triste et revêche; le pays ressemble à ses habitants³. » On rejoint par là les landes arides et les ravins rocailleux de Beloutchistan et de Perse méridionale.

Au nord du Tian Chan, au sud de la Haute Forêt,

1. Au xiii^e siècle, on chassait encore le cygne sur le lac Kara-Gueul.

2. *Abou'l Hassan ibn Mohammed Nichabouri*, cité par Narchakhi, dans la « Description topographique et historique de Boukhara, par Mohammed Nerchakhy — texte persan publié par Ch. Schefer, 1892 », p. 4 et 5, dans le texte. On trouve la traduction française de ce passage dans la « Relation de l'ambassade au Kharezme, par Riza Qouly Khan », de Ch. Schefer, 1879, p. 259-260, — et en allemand, dans l'Histoire de Bokhara, par Vambery, p. 1.

3. Bâber, texte, p. 173 et suiv. Trad. I, I p. 308 et suiv.

« Altaï », les flancs des vallées sont couverts de pins, de saules, de peupliers, de bouleaux. Les hommes des steppes vantent les montagnes ombreuses qui bordent leurs prés et leurs landes :

Baourou Alataouding talmène, terck,

« Au flanc de l'Ala-taou saules et peupliers !. »

Dans les fonds c'est la steppe aride, ou le taillis de sak-saoul, ou la prairie à perte de vue, bosselée de « pelades », striée de « marcheuses », zébrée de grèves et de pierrailles; sur la lande, aux endroits où l'eau donne la vie au « thoprak », et le long des fleuves, la terre morne, d'un jaune grisâtre, s'anime et verdoie en herbages et en bocages. Le Turc *Tarantchi*, « laboureur », de l'Ili, chante l'intimité de son hameau. « En ces riches six mois — prunes et pommes miennes mûrissantes — miennes mûrissantes prunes et pommes — arbres et pierres, vous portez-vous bien? Joyeusement le vin nous y buvions — gaiement la lampe y brûlait — ma maison, vous portez-vous bien ? »

A l'est de l'Altaï, séparé de lui par tout le fond aride du bassin oriental, le rebord des montagnes de Khingan est également couvert d'une riche végétation; peupliers, pins, bouleaux noirs et blancs, saules, aulnes, grands sorbiers, chênes nains, tilleuls, genévriers, séparent les steppes, les landes, les prairies, les grèves et les sables de Mongolie, et la terre cultivée de Chine.

Au nord-ouest du Gobi, entre le lac Baïkal et les monts Kentöi, la ceinture du Grand « Vide » verdoie, vivante de forêts, au bord des grandes rivières, de la Selenga, de

1. Radloff, t. III, chap. viii, « Chanson de Kenè Sary », p. 72.

2. Radloff, dialecte tarantchi, 6^e volume des *Proben der Volksliteratur der Türkischen Stämme*, p. 203, texte, — 263, traduction. — C'est une chanson de brigand, mis hors la loi par les Chinois.